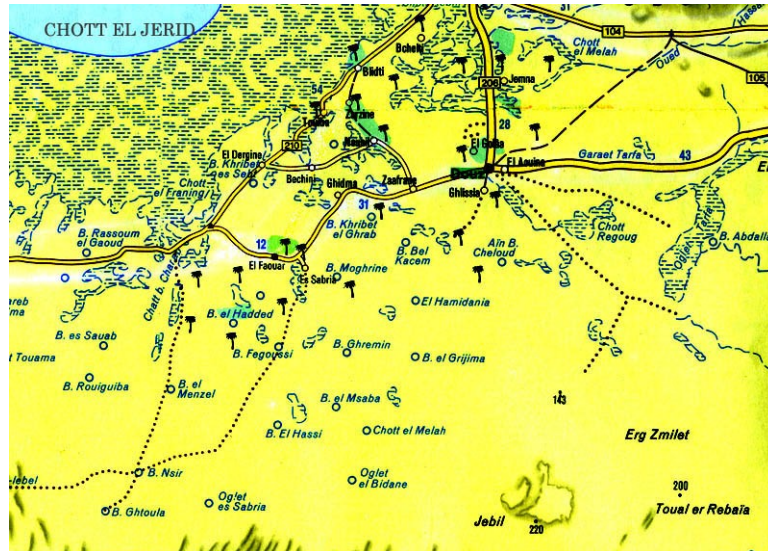


SABRIA – NEFZAOUA – TUNISIE



Le Nefzaoua, territoire à la forte identité culturelle.

Une vingtaine d'agences de voyages, ou plus, proposent de multiples activités aux touristes, des plus « occidentales » (le quad dans le sable, le vol en ULM...) à la plus traditionnelle. Situé en bordure du Sahara, le Nefzaoua est une zone au développement touristique actif mais non envahissant.

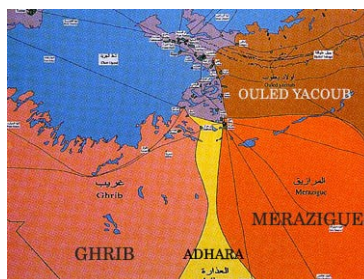
Douz, Sabria et El Faouar y forment les trois points d'ancrage de notre approche pour la découverte du Sahara. Ils sont à peu près à la hauteur de Gabes ou de Djerba, mais ils sont imprégnés du grand désert dont ils sont à la fois les portes et la mémoire. Au sud, le Grand Erg oriental est la plus vaste étendue de grandes dunes du Sahara.

Douz, à l'est du Chott El Jerid, pôle de référence traditionnel de la tribu de Merazigue, est une très ancienne place de marché où se rencontraient saisonnièrement les nomades et les sédentaires de toutes les tribus. De quelques maisons et huttes implantées à la fin du 19e siècle, Douz compte aujourd'hui 8000 habitants. C'est le centre névralgique de l'activité touristique en direction du désert, mais ce n'est en rien comparable aux complexes de loisirs de la côte ou de Djerba.

Douz est essentiellement une agglomération de bédouins tunisiens, dont les ressources sont effectivement dopées par un apport touristique important mais qui ne dénature en rien la ville, ni son souk aux animaux qui se tient chaque jeudi matin.

La région appelée Nefzaoua s'étend à l'est du Chott et au sud. C'est le territoire où se répartissaient historiquement cinq grandes tribus (1) pour conduire leurs troupeaux:

- au nord les Ouled Yacoub
- à l'est les Merazigue (Douz)
- au sud-est les Adhara
- au sud et sud-ouest les Ghrib
- répartis en divers lieux au sud, les Sabria



La répartition des différentes tribus sur cet ensemble ne procède pas d'un quadrillage cadastral. Les documents établis sous le protectorat français au début du 20^e siècle sont précieux mais indicatifs. Les nomades bougent, c'est là une nécessité de leur mode de vie, et leur légitimité à parcourir tel ou tel espace n'est pas enregistrée de manière semblable à celle dont usent les sédentaires pour travailler leurs terres (2).

Certes, les heurts et tensions entre tribus et fractions de tribus elles-mêmes n'ont cessés durant des siècles pour contester les « propriétés » collectives des uns ou des autres. Les « rezzou » pour voler du bétail ou le reprendre, sont entrés dans la culture populaire comme images représentatives de l'insécurité qui régnait entre les sociétés nomades sans Etat ni administration. Ceci n'est cependant pas indicatif d'une barbarie particulière, car, à se souvenir des cours d'histoire, on trouve des comportements analogues dans tous les pays héritiers du cadastre et de l'administration de droit romain!

Ce sont, bien au contraire, des sociétés riches d'un patrimoine culturel extraordinaire. Et, de ce point de vue, il y a une réelle homogénéité culturelle entre les tribus du Nefzaoua, et même au-delà jusqu'aux frontières de la Tripolitaine: on retrouve de nombreux rites, chants et modes de vie ou outils communs entre toutes les populations de cet espace. Si le « mariage arabe » entre cousins proches existe bien (ce qui laisse supposer des petits groupes consanguins, refermés sur eux-mêmes et dégénérent!...), de nombreuses études montrent qu'en réalité les liaisons conjugales ont eu, et ont de plus en plus, un horizon bien plus large.

Le Nefzaoua est une région de steppes, de dunes de sable et de chott, pourvue de nombreux points d'eau et de nombreuses places où la végétation est propre à nourrir les troupeaux de dromadaires, de moutons et de chèvres.

En outre, les terres cultivables, au nord du Chott, ont permis de développer des échanges avec des populations sédentaires, échanges indispensables à la vie nomade pour acquérir, par exemple, des céréales.

Les populations nomades du sud tunisien avaient elles-mêmes développé depuis longtemps l'usage saisonnier de « terres de labours » en marge du désert proprement dit. Malheureusement, ces travaux de culture ont toujours été soumis aux aléas des pluies d'automne capricieuses quant à leur répartition et leur densité. Il y a là, néanmoins, une caractéristique des modes de vie dont on retrouve aujourd'hui de profondes traces (3).

Une autre caractéristique de cette région est l'arabisation, au cours de l'histoire, de la plupart des groupes berbères qui peuplaient le sud de l'ancienne *Ifriqiya* avant la conquête arabe. En dehors de la région de Matmata et de l'île de Djerba, la langue berbère n'est plus parlée. L'on trouve de nombreux aspects de cette intégration des berbères au sein des groupes bédouins, dans les costumes, les bijoux et les modes de vie.

Le Nefzaoua, encore peu connu du grand public, est un territoire de caractère, très riche en histoire humaine et culturellement (encore) très authentique. On y rencontre des palmeraies prospères et des palmeraies anciennes aujourd'hui ensablées, des puits anciens et de nouvelles sources d'eau apparues suite à un forage (la recherche malheureuse du pétrole a néanmoins permis de trouver de l'eau!), et même des sources chaudes où l'on se baigne l'hiver.

C'est aussi des paysages du désert très différents les uns des autres même si ce sont essentiellement des paysages de sable contrairement au sud de l'Algérie, par exemple... Comme les océans, le Sahara change toujours.

La vie animale est aussi très active. Lors des méharées, l'on croise souvent des traces de chacals, de fennecs, de loups, de gerboises, de souris couleur sable, de lézards, d'oiseaux, de scarabées, etc(4).

Les matins, au réveil, on admire les graphiques d'art moderne créés par les traces de scarabées qui se croisent et se recroisent, traversées par un passage de gerboise et ponctuées des trois doigts des pattes d'un oiseau.

Sabria

Sabria est au sud du Chott el Jerid, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Douz sur la route qui mène ensuite à El Faouar, proche, et à Rjem Maatoug à 170 kilomètres, presque à la frontière avec

l'Algérie. En continuant la route, on remonte au nord du Chott par l'ouest, pour rejoindre Nefta puis Tozeur.

Sabria n'est pas une place touristique à proprement parler, mais un gros village de 2000 habitants, tous nomades sédentarisés ou en processus de sédentarisation. Il n'y a pas d'hôtel mais les guides et chameliers de Sabria sont très recherchés par les agences de Douz car beaucoup d'entre eux sont nés dans le désert et conservent une solide connaissance des territoires de parcours, jusqu'à la Tripolitaine à l'est, et jusqu'en Algérie au sud ouest et à l'ouest.

Sabria est la ville éponyme de la tribu des nomades bédouins qui s'y sont fixés. On devrait dire « qui s'y fixent » car le processus de sédentarisation, commencé très lentement dès le début du 20e siècle, puis très actif depuis l'indépendance, est loin d'être achevé. Il apparaît cependant aujourd'hui irréversible et semble être vécu positivement dans son ensemble.

C'est un bourg typique de la bordure du sable saharien, lequel tend constamment à entraver l'effort humain pour s'implanter et créer des conditions matérielles de vie acceptables.

Les maisons, aujourd'hui en briques, sont bâties petit à petit en plusieurs années et les finitions sont réalisées très progressivement en fonction des rentrées d'argent. Cela donne l'image d'un immense chantier avec des rues de sable un peu cahotiques, des brebis, des chèvres noires et des poules dans les cours, un âne attaché ici, trois dromadaires au fond d'un passage qui ouvre sur une grande dune plantée d'une haie de palmes sèches. Pour faire monter la dune et arrêter le sable, pour protéger l'agglomération et l'oasis.

Contrairement à Douz, il n'y a pas de structure d'hébergement à Sabria, hors un ancien fort français aménagé en camp d'accueil au printemps et à l'automne (avec un étonnant jardin irrigué, en plein milieu du sable, à quelques dizaines de mètres des murs). On y aurait tourné des scènes du film « Fort Saganne ».

C'est un village où les rapports humains sont définis dans la tradition d'un islam traditionnellement bienveillant et tolérant, mais dont les codes et les règles sont forts et s'imposent dans la vie quotidienne. Nous sommes loin de Tunis et du nord du pays.

La circulation d'un étranger sera facilitée par une connaissance, ou au moins une certaine familiarité avec la langue française (qui s'apprend dès l'école primaire), à laquelle s'ajoute de plus en plus l'usage de l'anglais, bien sûr, de l'italien et de l'allemand.

Qu'un touriste français visite le village, c'est pas courant mais normal. Qu'il prenne des photos, c'est une habitude des touristes qu'il faut bien accepter, il obéit à d'autres usages. Tant qu'on reste loin de l'appareil, on peut ne pas être trop gêné(e), on ne dit rien, on supporte par politesse ou fatalisme. On ne dit rien, mais c'est quand même une pratique étrange que de vouloir voir et prendre des photos des gens et des espaces privés. Mais, ce qui serait plus étonnant, incongru, mal venu, c'est qu'il entre dans une cour pour photographier, s'adresser à quelqu'un, à fortiori à une femme en l'absence de son mari. Ce serait vraiment gênant, pour soi et vis-à-vis de l'entourage.

Quelques ressortissants du village sont partis travailler en Allemagne ou en Italie. Leurs maisons sont bien identifiables, elles sont terminées, y compris le mur d'enceinte et les peintures décoratives. Mais ils sont très peu nombreux.

Sabria est donc une agglomération ouverte sur le « monde moderne », mais qui en reste à l'écart, non (encore?) imprégnée par les processus de transformation des mentalités que l'on peut observer ailleurs. Est-ce un atout ou une fragilité?

Histoire des Sabria

Au 19e et début du 20e siècles, la tribu des Sabria semble constituée de groupes épars dans toute la partie sud du Nefzaoua et jusqu'à la Tripolitaine. Dans la première moitié du 20e siècle, on note des fractions ou des *lahma* ayant élu un point fixe dans telle ou telle palmeraie et rayonnant dans un périmètre plus ou moins grand, autour de ce point fixe, pour faire paître leurs troupeaux.

Un puits et une petite palmeraie, proche de la piste qui contourne le Chott el Jérid par le sud, servaient déjà de point de regroupement annuel d'été pour l'ensemble des groupes constituant cette tribu. Ce rassemblement favorisait les activités de trocs, le commerce avec des sédentaires et quelques marchands.

Il permettait aussi de négocier ou concrétiser de nombreux mariages. En effet, en dehors de ce temps de rassemblement, les groupes vivaient dispersés (5). Ce point de regroupement deviendra le village de Sabria par agrégation progressive de lahma et de fractions de la tribu. Lorsqu'une famille se fixe, elles confie son troupeau à un oncle ou un cousin resté dans le désert et les garçons vont à l'école.

Le niveau de prospérité économique des nomades est structurellement dépendant des variations climatiques.

Essaoud Saoud, actuellement au milieu de la cinquantaine, est le principal guide de nos méharées. Il a été berger dans tout le Sahara tunisien, est passé plusieurs fois en Algérie et en Lybie. Il nous a indiqué que son grand-père avait eu un troupeau de près de quatre cents bêtes, toutes têtes confondues, alors que son père n'en possédait plus qu'une quarantaine lors de sa naissance. A ce moment-là, avec sa famille, il campait la plupart du temps à côté d'un puits et d'une petite série de palmiers, aujourd'hui disparus, au lieu dit Tibini (une petite journée de marche de Sabria).

L'histoire de cette famille illustre les processus de sédentarisation. Le grand père avait construit, avec des branchages puis en dur, une toute petite maison grenier près de l'ancienne palmeraie et d'un ancien puits de Sabria (6). Il y entreposait ses réserves et continuait à nomadiser à partir de Tibini.

Aujourd'hui, comme les palmiers de Tibini, ceux de l'oasis originelle de Sabria ont été emportés par la poussée du sable. Les puits traditionnels se sont asséchés. Souvent, les anciens puits se tarissent par la baisse du niveau des nappes phréatiques qui sont exploitées beaucoup plus intensément qu'auparavant. Ces nappes sont des réserves fossiles, elles ne se renouvellent pas.

Mouvement commencé sous le Protectorat, après l'indépendance le gouvernement a considérablement accru la création de nouvelles sources. Il a organisé le développement de la nouvelle palmeraie à Sabria, comme il l'a fait à El Faouar, à Ghidma, à Zaafrane, etc. Un espace de construction et un jardin pour planter 36 palmiers a été concédé aux familles qui s'installaient.

Essaoud a construit très progressivement deux corps de bâtiments, très simples, en briques, en bordure de l'agglomération et de la nouvelle palmeraie irriguée par le forage à l'aide d'une motopompe. Il a planté ses palmiers, récolté les dattes pour sa consommation familiale. Les dattes de moindre qualité sont conservées pour l'alimentation des animaux. Le surplus des excellentes Deglet Nours (les doigts de lumière) est vendu.

Malheureusement, la source d'eau de Sabria est relativement faible. La dotation de quatre heures d'irrigation mensuelles en été ne permet pas de développer des cultures de légumes. Le blé planté au début du printemps est coupé en mai pour l'alimentation animale.

Modes de vie et conceptions du monde

Comme la plupart des habitants de ce village, la famille d'Essaoud continue à vivre dehors, proche de ses animaux, une dizaine de moutons, autant de petites chèvres noires, des poules et trois dromadaires. Son épouse fait, matin, midi et soir, un feu sur le sable devant la maison en dur, avec du bois mort ramassé dans le désert. Sur ce feu, elle fait cuire la « taguela » dans un « tajine » métallique. Dans une petite pièce à usage de cuisine, malgré une paillasse de béton qui supporte le réchaud à gaz, elle prépare, accroupie, la chorba du petit-déjeuner et le couscous ou les macaronis du soir, comme elle la faisait devant la tente. Il n'y a point de table dans la cuisine.

Les animaux sont regroupés la nuit dans une « zriba » (hutte de branchages), à quelques dizaines de mètres. La journée, ils se déplacent en liberté dans tout l'espace de sable entre les deux corps de maison, tentent de visiter les pièces dont les portes sont restées ouvertes...

Quand on voyage, si l'on souhaite comprendre ce que l'on voit, il faut retenir que les manières de faire au quotidien et les postures corporelles sont des éléments constitutifs d'identités culturelles profondes, tant des individus vis-à-vis d'eux mêmes que vis-à-vis de leurs proches et de la communauté. Elles sont porteuses de sens existentiel au même titre que des rites profanes et religieux. Au cours d'un repas, Essaoud m'a demandé ce que je préférais: manger ensemble autour d'un plat ou chacun dans une assiette à une table? J'ai tenté de lui dire que, dans les deux cas, on pouvait être ensemble...

Cette sédentarisation semble être majoritairement vécue comme positive, mais elle ne transforme pas pour autant des nomades en urbains au sens occidental. Les bédouins ont une représentation du monde, du bien et du mal, des rapports sociaux, constitutive de leur existence qui reste ancrée dans des traditions validées par les siècles où elle leur a assuré une adaptation concrète à leur milieu de vie.

Contrairement aux oasiens (et aux sédentaires en général), ils ne pensent pas l'espace en un dispositif rationnellement cloisonné par son occupation présente, mais comme système linéaire organisé dans un temps ouvert, lui aussi linéaire. Les légitimités tribales sur les territoires de parcours s'expriment sous une forme hagiographique où s'enracinent et se justifient les lignages familiaux. Quoique sujettes à des contestations régulières, ces légitimités sont concrétisées sur le terrain par l'implantation des tombeaux des saints (les marabouts) à l'origine ou associés à la fondation des tribus et fractions de tribus. Leurs noms résonnent toujours dans l'espace mental collectif et organisent l'espace matériel en l'inscrivant dans le temps passé et à venir puisque son occupation ne peut être permanente, mais doit absolument rester possible.

La société des nomades bédouins se structure et se représente sur la figuration de lignages patrilineaires fortement symbolisés. La logique du sang du père, donc du nom paternel, articule et explique la configuration du patrimoine et des droits d'accès aux ressources. C'est une logique arborescente qui irrigue tous les rapports sociaux et politiques et, en ce sens, donne les règles des relations sociales et de l'exploitation des ressources en dehors de toute planification prévisionnelle possible.

Cette construction est d'une subtilité très étonnante pour un fils de paysan européen.

A Sabria, la plupart des anciens conservent une connaissance fine du désert et des savoir-faire qui permettent d'y vivre, même si aujourd'hui, ils le savent, ils ne pourraient qu'y survivre difficilement. Beaucoup de jeunes y emboîtent leurs pas à la fois pour des raisons affectives et symboliques d'inscription identitaire, mais aussi parce qu'il n'y a pas de travail salarié pour tous. De ce fait, il y a encore une grande continuité entre les représentations de l'espace géographique et celles de l'espace sociétal, l'homme leur restant relié de manière inséparable.

Il y a aussi (et encore) une grande cohérence entre la conception métaphysique où s'enracinent les consciences (le fameux « mektoub ») et les modes de vie usuels. Les bédouins qui partent travailler aux mines de Gafsa, en France ou en Italie sont minoritaires en nombre et n'importent pas une autre vision des causalités du monde en rupture avec la conception déterministe de l'être humain. Confronté à un environnement difficile ou défavorable, on ne gagne pas à s'affronter. Ces travailleurs expatriés vivent d'ailleurs leur état avec fierté et sans doute comme un bonheur, au moins quand ils reviennent au pays. Leurs maisons se reconnaissent entre toutes!

Cette réalité est difficile à accepter là où ils vont travailler, car l'avenir qu'ils y puisent est immédiatement exporté. Ceci changerait sans doute radicalement si la solidité communautaire du village d'origine s'affaiblissait.

Entre héritage et avenir.

Le cheptel camélien individuel est souvent de taille très modeste, un, deux, trois, rarement quatre bêtes. Mais son existence, outre un certain rapport économique avec le tourisme, maintient un sens à la vie et à la communauté.

La présence du dromadaire sur terre et celle de l'homme sont étroitement associées.

Essaoud a trois fils. Le plus jeune, quinze ans, va au collège. Mais il connaît bien les animaux et, dès qu'il y a des vacances scolaires, il attelle l'âne et part retrouver son frère, Mohamed, qui est berger à Fagoussi, à plusieurs heures de là, pour lui apporter de la nourriture, passer des jours et des nuits avec lui et ramener du bois pour le feu au retour. Il est complètement intégré dans les activités traditionnelles, ce qui lui assure les apprentissages qui vont avec et lui donne le sens des responsabilités et de l'autonomie.

Il réussit bien à l'école et se dit qu'il pourra choisir de devenir berger s'il le souhaite, car cette vie équilibrée lui plaît et, peut-être, le rassure. Mais il sait bien que le monde change autour de lui, ce que les anciens ne perçoivent que de manière très floue.

Mohamed, 19 ans, est et veut être berger de dromadaires. Cette activité ne s'est pas éteinte avec la sédentarisation, au contraire: un berger regroupe les animaux de plusieurs propriétaires, une quarantaine de bêtes, peut-être plus. Il part plusieurs mois avec le troupeau, de l'automne au début du printemps quand les mises bas ont eu lieu. Il revient en mars et il est alors rétribué par l'acquisition de chamelons, de brebis, agneaux, chèvres ou chevreaux, selon un barème traditionnel. Il peut ainsi se constituer son propre troupeau dans le temps.

Un berger reconnaît chacune des bêtes qui lui sont confiées, c'est normal. Mais il est aussi capable de reconnaître la trace des pas de la plupart d'entre elles et de les suivre pour retrouver une bête qui s'est « perdue », c'est-à-dire qui a quitté la zone de pâturage. Les connaissances et le savoir faire nécessaires

pour être un bon berger sont considérables. Les noms qui décrivent les dromadaires sont plusieurs dizaines, concernant leur corps, les parties du corps, leur âge, leur apparence, leur conformation, leur couleur, leur état de santé...

Un bédouin expérimenté peut retrouver un dromadaire après plusieurs jours de pistage et le soigner selon les besoins. Il peut décrire une bête qu'il a vue de telle manière que son interlocuteur la reconnaîtra immédiatement s'il la rencontre à son tour.

Les bons bergers sont très estimés.

Habib, le troisième fils, l'aîné, est en maîtrise de philo et de sciences religieuses à Tunis. Il aime ces études. Cependant, n'étant aucunement sûr de pouvoir « bénéficier » d'un poste d'enseignant (pourtant accessibles par concours), il compte sur ce qu'il a appris de son père pour être à son tour guide de méharées. Peut-être pourra-t-il monter une agence de voyages dans le désert? Les revenus de la famille sont modeste et cette position d'étudiant représente un réel effort financier. D'ailleurs, Habib est resté très frugal, certainement plus adapté à Sabria qu'à Tunis.

Poussés par la sécheresse, par la fermeture des frontières qui bloque les grandes transhumances indispensables à la recherche de pâturages lors des grandes chaleurs d'été, incités par l'obligation scolaire, motivés par la mise à disposition des jardins et la recherche d'une amélioration des conditions de vie, la sédentarisation est inéluctable, mais peut-être les transformations qu'elle opérera durablement ne sont-elle pas encore précisément écrites?

La vie au désert devient moins aléatoire puisqu'on n'est plus en sa dépendance absolue et s'embellit du fait qu'elle est choisie et, en quelque sorte, devenue loisir.

Les souvenirs font du passé une épopée.

Le tourisme, par son apport économique, participe au maintien de conditions de vie acceptables... mais fragiles.

Son développement est encore maîtrisable, sera-t-il maîtrisé? La « ressource désert » conservera-t-elle son attrait propre, celui de la solitude, des grands espaces vierges, du contact avec des gens finalement assez bien posés entre leurs croyances et leurs nouveaux modes de vie?

Le tourisme de masse a laminé plus d'un équilibre culturel traditionnel au prix de transformations douloureuses. L'investissement dans les grands ensemble hôteliers propulse des modes de tourisme consommable standardisés qui transforment la vraie vie en scénarii folkloriques.

Pour le moment, ce n'est pas le cas et c'est ce qui fait tout l'attrait du Nefzaoua.

Quels modèles de développement paraissent souhaitables?

Au Maroc se développent de nombreux hébergements chez l'habitant.

Jusqu'à présent, un hébergement de type « chambres d'hôtes » n'a pas été concevable en Tunisie, heurtant des conceptions de la bienséance qui sont infranchissables (aussi bien à Tozeur qu'à Sabria).

Pour autant cette évolution semble envisageable. La Ligue de Protection des Oiseaux (LPO) a réussi à faire admettre le bien fondé de cette pratique aux habitants d'un coin du Cap Bon où elle organise des séjours pour observer le passage des migrateurs.

Dans un esprit analogue, nous avons testé la proposition de type « tourisme solidaire pour un développement durable » au travers d'une idée de coopération pour le ramassage et le traitement des ordures. Cela devient incontournable car les déchets ménagers sont laissés en place sur le sable, entassés en certains endroits en sortie de ville vers le désert. Les déchets plastiques pullulent! Le vent en emporte certainement beaucoup au loin, mais ils ne disparaissent certainement pas.

Une agence de tourisme sise à Sabria (il n'y en a qu'une seule, Sabria Randonnées) prélève une petite somme sur chaque séjour qu'elle organise pour réaliser ce ramassage dans un quartier de la ville. Cette initiative est remarquable, mais elle ne résout pas la question de l'élimination de ces déchets.

Un mode de coopération à plus grande échelle est très difficile à imaginer et se heurte à une question de taille: quel est le périmètre efficace et mobilisable? Pour produire des résultats concrets dans un dispositif de traitement, il faudrait sans doute envisager une action à l'échelle des trois villes ensemble. C'est une question d'échelle en rapport avec l'investissement nécessaire.

Images Nomades est une petite structure, sans doute trop légère pour impulser un tel mouvement pour autant qu'il soit impulsable! Mais si rien en Tunisie n'est encore fait en ce sens, rien n'est encore inscrit dans l'impossible.

Nos voyages photo conjuguent actuellement de manière satisfaisante la motivation des participants pour un tourisme de qualité notamment au plan des relations humaines avec l'intérêt de nos amis bédouins pour continuer à partir dans le désert du Sahara, et, à la fois, gagner leur vie et lui conserver son sens.

(1) La tribu est « formée de plusieurs **fractions** ou phratries. Ces fractions, elles-mêmes, sont divisées en sous-fractions, lesquelles sont faites d'un ensemble de « grandes familles » dites **lahma**. Pour se définir, un membre de la tribu se nomme d'abord par rapport à se **lahma**. C'est là que se situe son horizon immédiat. Ce qui n'exclut pas qu'il se sente partie intégrante d'une sous-fraction, rarement d'une tribu, encore moins d'une confédération de tribus ». André LOUIS, *Nomades d'hier et d'aujourd'hui dans le Sud tunisien, 1979 - EDISUD*.

Le système de repérage symbolique de la place de chacun est patrilinéaire. Son poids dans l'imaginaire, dans l'organisation sociale et les relations humaines est encore très déterminant, bien que la détermination des places et de shiérarchies qu'il définit puisse aujourd'hui être contesté par des facteurs de pouvoir fondés sur la richesse gagnée dans les activités de la société marchande.

2) Cette question du répertoire des propriétés de la terre a été au cœur des problématiques de la colonisation au Maghreb. En Algérie, notamment, ce fut une cause importante des luttes contre l'appropriation des espaces considérés comme vides d'occupants par les colons, alors que pour un nomade, tout l'espace est répertorié dans un dispositif complexe de droits traditionnels. En outre, considérer les espaces de parcours comme vides d'occupants repose sur l'ignorance. En Tunisie, le Protectorat a construit le concept de « propriété collective », ce qui pose d'autres types de problèmes.

L'on est souvent étonné de constater que tous les endroits du désert, pour les nomades, ont un nom et qu'ils sont tous situés les uns par rapport aux autres dans la représentation mentale qu'ils en ont.

(3) Lors du Festival du Sahara, à Douz, un cortège de dromadaires défile en portant l'araire. C'est le départ pour les travaux de labours d'automne, un des moments de forte émotion nostalgique vécu par une population locale assidue aux quatre jours de cette manifestation. Ne le surpasse en intensité que trois autres moments : la course des méharis, la lutte des deux dromadaires mâles et, surtout, la chasse avec les chiens sloughi. On lâche un lièvre du désert à quelque distance d'un ou plusieurs chiens qui, immédiatement, se lancent énergiquement à ses trousses.

Quant celui-ci, un peu étourdi d'être juste sorti d'un panier et qui se demande où il est, comprend le danger, il s'enfuit avec une rapidité incroyable. Il est extrêmement rapide et agile en bonds d'un côté ou de l'autre, qui surprennent le chien qui croyait le saisir et criait déjà victoire. Les chiens, même nombreux derrière lui, ont beaucoup de mal à l'attraper. Quelquefois il s'échappe dans la steppe hors de l'arène et les chiens renoncent. Ce n'est pas toujours le cas et, quand un chien saisit le lièvre, la foule se lève sur les gradins, les policiers, en bas du public, quittent leur faction et s'avancent vers le spectacle, en une grande ligne qui se resserre et s'incurve. Ce spectacle soulève l'enthousiasme de la foule et tend à la déplacer, entre les barrières, jusqu'au cœur de l'arène!

Le festival de Douz est vraiment un moment intense de l'affirmation identitaire de tous ces « nomades démâtés ».

(4) Bien sûr, il y a aussi des serpents et des scorpions, mais aux époques où l'on randonne avec les dromadaires, ces animaux-là sont généralement en sommeil d'hiver. Il faut vraiment qu'un chamelier aille en déranger un intentionnellement pour les rencontrer.

Mais, enfin, les participants aux méharées sont toujours informés des précautions élémentaires à observer.

(5) « Il n'y a plus de grands rassemblements de plusieurs centaines de tentes, tels que des voyageurs ont pu en rencontrer au siècle dernier, les « smala ». Mais aujourd'hui on peut trouver des campements d'hiver d'une quinzaine de tentes, encore que la proximité d'une école disloque le groupement, les uns se rapprochant de la route ou d'un village, les autres s'installant près de leurs troupeaux. » André LOUIS 1979 (ouv. Cité).

Depuis toujours les tribus avaient chacune des points de rassemblement des tentes, notamment l'été. C'étaient l'occasion d'échanges entre eux et avec des sédentaires ou des marchands. C'était aussi le moment propice pour les mariages (qui se faisaient toujours dans le cadre d'une même tribu ou fraction de tribu) car, le reste du temps, les gens étaient en transhumance ou dispersés pour la réalisation de diverses activités (convois de ravitaillement au Tell, labours, moissons pour eux-mêmes ou pour de grands propriétaires contre une part du grain, etc...).

Ce qui devait devenir le village de Sabria était un lieu de rassemblement des Sabria. Mais le grand carrefour de rencontre entre les tribus du Nefzaoua était DOUZ, sur le territoire des Merazigue..

(6)« La vie du nomade sédentarisé se distingue de celle du sédentaire par l'organisation de sa famille. La vie du sédentaire est proche par certains côtés de celle du citadin. Sa vie familiale est séparée de son travail..... Les femmes nomades au contraire partagent de plus près la vie de leur compagnon.. Elles partent en nomadisation, au campement elles effectuent la corvée d'eau et de bois, s'occupent du petit bétail...

*« ... la maison du nomade ... est (d'abord) une simple **zriba** de branchages, le toit étant recouvert de terre. Mais si son séjour à l'oasis se prolonge, il renforce... les murs avec de la terre. L'étape suivante c'est la maison de pierres. Il arrive que 6, 7 plus rarement 10 ou 12 maisons se soient groupées de sorte qu'elles forment les trois côtés d'un grand rectangle ouvert sur un côté. Ce sont les maisons d'une même famille, au sens large du terme... Les femmes circulent librement dans l'espace entre les maisons comme naguère, lorsque « les cordes des tentes s'emmêlaient ». Mais lorsque les hommes travaillent dans l'oasis, les femmes ne les accompagnent plus. » André Louis, ouv. Cité.*

On peut aujourd'hui observer nombre de ces maisons en pierres aux étroits toits en voûte si caractéristique. Elles étaient fort petites, mais on ne vivait pas à l'intérieur. Beaucoup sont en ruine et ensablées dans les parties de l'ancienne oasis, entourées encore de quelques têtes de palmiers qui dépassent du sable et se déplument ou d'une série de troncs noirs qui, avec les ombres allongées de l'hiver, donnent à ces endroits l'aspect nostalgique des champs de bataille dévastés et délaissés.

De nos jours, on voit malgré tout, assez couramment, des femmes dans les jardins.